

LE  
**BILLET DE LOTERIE,**  
**COMÉDIE**

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

PAR MM. \*\*\*,

MUSIQUE DE M. NICOLO ISOUARD, DE MALTHÈ.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE  
THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE IMPÉRIAL, LE 14 SEPTEMBRE  
1811.

~~~~~  
Prix 1 fr. 25 c.  
~~~~~

**A PARIS,**

CHEZ VENTE, Libraire, boulevard des Italiens,  
N<sup>o</sup>. 7, près la rue Favart.

~~~~~  
1811.

---

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

**ADELE**, jeune française. **M<sup>me</sup>. DURET-ST.-AUBIN.**

**BETTY**, Anglaise, suivante  
d'Adèle.

**M<sup>me</sup>. GAVAUDAN.**

**M. DE PLINVILLE**, Gentil-  
homme Français.

**M. GAVAUDAN.**

**JACKSON**, Aubergiste anglais. **M. JULIET.**



*La Scène est à Londres. Le théâtre représente une pièce de l'appartement d'Adèle, meublée modestement. A gauche de l'acteur, à la première coulisse, est une croisée donnant sur la rue. A la deuxième coulisse est la porte du dehors. A la deuxième coulisse, à droite, est la porte de l'intérieur de l'appartement. Du même côté, sur le devant du théâtre, est une table. Dans le fond du théâtre une pendule.*

*Adèle et Betty doivent être vêtues très-simplement. M. de Plinville est en habit français très-riche, ou en uniforme de fantaisie.*



Pour faciliter aux comédiens des départemens la représentation de cette Pièce, on a placé les personnages en tête de chaque scène, dans l'ordre où le spectateur les voit. Le premier nommé est le premier à droite du théâtre, et ainsi de suite. Si les personnages font quelque mouvement grave dans la scène, il est indiqué par un nouvel ordre de noms, écrit en note au bas de la page, à l'instant où il arrive.

# LE BILLET DE LOTERIE, COMÉDIE.

## ACTE I<sup>er</sup>.

### SCÈNE PREMIÈRE.

BETTY, *révant et se croyant seule*, ADÈLE,  
*Betty est assise et brode.*

B E T T Y.

Prendrai-je cinq, quarante et seize ?  
Prendrai-je neuf, dix-sept et treize ?  
J'aimerais mieux trois, deux et six,  
Ou bien un et quatre-vingt-dix.

A D È L E.

Fort bien, fort bien, ma chère amie ;  
Malgré tous mes discours  
Vous mettrez donc toujours  
A la loterie ?

B E T T Y.

Daignez m'excuser, je vous prie ;  
Non, non, je ne mettrai jamais  
A la loterie ;  
Mais je conviens que j'y songeais.

A D È L E.

Croyez moi, n'y jouez jamais.

B E T T Y.

Non, non, jamais, jamais, jamais.

B E T T Y, *à part.*

Prendrai-je cinq, quarante et treize ?  
Prendrai-je neuf, dix-sept et treize ?  
J'aimerais mieux trois, deux et six  
Ou bien un et quatre-vingt-dix.

A D È L E, *à part.*

Dans ce climat que mon destin me pèse !  
Ah ! si pour moi le ciel s'apaise,  
O France ! ô mon charmant pays,  
Combien de te revoir je sentirai le prix !

*Ensemble.*

B E T T Y, *toujours à part.*

Le mois passé, je me rappelle  
Que ces numéros sont sortis.  
De ceux-ci la chance est plus belle ;  
Oui, j'aime mieux, huit neuf et dix.

A D È L E.

Encor, Betty!... je vous assure  
Que ce jeu-là nous brouillera.

B E T T Y.

Je ne voudrais pas, je vous jure,  
D'un million à ce prix-là ;  
Mais c'est bien dommage !  
Aujourd'hui, je gage,  
Je gagnerais.

A D È L E.

Croyez-moi, ne jouez jamais.

B E T T Y.

Non, c'est fini ; jamais, jamais.

(*A part*).

*Ensemble.* { Prendrai-je cinq, etc., etc., etc. ;  
A D È L E.  
Dans ce climat, etc., etc., etc. ;

B E T T Y.

Madame, voici M. Jackson, notre hôte,

A D È L E.

Bien : laissez-nous, (*Betty entre dans l'autre  
pièce de l'appartement d'Adèle*).

---

## SCÈNE II.

ADELE, JACKSON.

JACKSON.

Je me rends à vos ordres, mademoiselle. Que  
désirez-vous ?

A D È L E.

J'ai d'abord à vous demander pardon de ne  
vous avoir pas encore payé.

JACKSON, à part.

Elle ne se doute pas que je le suis. (*haut*) Pas payé, mademoiselle! pas payé!... Il est vrai que je n'ai pas encore vu beaucoup de votre argent; mais est-ce votre faute? Née avec la passion de la musique, possédant une voix charmante, vous êtes réduite par des malheurs à tirer parti de vos talens. Quelques raisons vous empêchant de les exercer en France, un gentilhomme nommé Voltaire, garçon d'esprit, car il a, dit-on, très-bien fait sa fortune, vous conseille de venir à Londres où l'on semblait désirer une cantatrice Française. Vous arrivez; mais notre patriotisme se révolte contre cette innovation et nous faisons tant de tapage, que le concert ne peut avoir lieu.

A D È L E.

Est-ce que vous auriez contribué, M. Jackson, à cet acte touchant d'hospitalité?

JACKSON.

L'hospitalité! c'est fort beau; je la pratique. Mais chanter du Français devant le public de Londres! goddem! Tout bon anglais a dû s'y opposer. D'ailleurs, voyez-vous, la musique n'est bonne...

A D È L E.

Que sur des paroles anglaises, n'est-ce pas?

JACKSON.

C'est la vérité! Enfin, si nous avons refusé de vous entendre, nous avons été charmés de vous voir. Pour ma part, combien je me félicite, moi, au-bergiste, considéré dans la cité de Londres, d'avoir recueilli une Française malheureuse dont on m'avait vanté les talens, et dont j'apprends tous les jours à estimer les vertus! Car la vertu, voyez-vous, ça porte bonheur, et c'est ce que j'aime le mieux dans ma maison.

A D È L E.

Vous êtes trop obligeant, mon cher hôte ; jespère bientôt reconnaître vos soins ; je vais , à cette heure même , recevoir de France une petite somme qui m'est due depuis long-tems.

J A C K S O N.

Ne vous pressez pas. Je suis payé... par le seul plaisir d'obliger. Voilà comme nous sommes , nous autres Anglais ! Il n'y a qu'une chose qui me fache , c'est de vous voir par fois rêveuse. Cela est étonnant pour une Française.

A D È L E.

Il est vrai que j'ai grand sujet de rire ! mais parlons d'autre chose. Je persiste à ne recevoir ici personne. Je vous demande en grâce surtout de ne point y laisser entrer ce Français , ce M. de Plinville dont les lettres , fort tendres et fort spirituelles d'ailleurs , commencent à m'inquiéter.

J A C K S O N , à part,

Ah ! diable , ce n'est pas là mon compte. (*haut*) Permettez donc , mademoiselle , je ne puis empêcher ce seigneur de fréquenter mon hôtel.

A D È L E , lui donnant une lettre.

Rendez-lui , je vous prie , cette lettre où il me mande qu'il veut absolument que je le reçoive.

J A C K S O N.

Goddem ! il vous écrit cela ? Tant pis. Quand il veut une chose , il la veut bien et long-tems. Je n'ai jamais vu une plus mauvaise tête... et un meilleur cœur... C'est un homme qu'il faut fuir... ou aimer de toute son âme.

A D È L E , vivement.

Je le fuirai.

J A C K S O N.

Il vaudrait mieux l'aimer , car il est aimable... quand il n'est pas en colère.

A D È L E.

Oui, très-aimable... je l'ai aperçu à Paris une fois ou deux avec ce M. de Voltaire que vous trouvez un garçon d'esprit.

J A C K S O N.

Il en a aussi lui; et s'il n'était pas si vif, si emporté...

A D È L E.

Puisque vous-même craignez sa vivacité, je prendrai le parti de m'enfermer chez-moi jusqu'à ce qu'il ait renoncé à m'honorer de ses visites. Adieu, M. Jackson, je sors pour un instant, et j'espère revenir un peu plus riche que je ne suis.

## SCÈNE III.

J A C K S O N, *seul.*

Un peu plus riche! ah! oui, elles seront belles ses richesses! heureusement que ce M. de Plinville, qui est un héros d'amour et de délicatesse, qui est enthousiaste de la musique, me rembourse avec usure toutes les avances que je fais pour elle. Elle ne s'en doute guères; elle se sauverait bien vite de la maison... c'est un excellent homme, que ce seigneur-là! il me paye au poids de l'or, et me laisse tous les honneurs de la bienfaisance!

## COUPLETS.

En France même, je l'espère,  
O me vantera désormais;  
Je fais honneur à l'Angleterre,  
Aux dépens d'un galant Français.  
Je ris moi-même, quand je pense  
A l'excès de ma bienfaisance.  
Qu'il est doux de faire du bien...  
Surtout... quand il n'en coûte rien!

*Deuxième couplet.*

A ma mét' ode on est fidèle ;  
On est charlatan à l'envi.  
Si je sers un jour de modèle,  
Beau oup de gens m'en ont servi.  
Mon voisin doit tout ce qu'il donne ;  
Mon cousin manque et fait l'aumône...  
Qu'il est doux de faire du bien...  
Surtout... quand il n'en coûte rien!

Mais comment oserai-je faire à M. de Plainville, le mauvais compliment dont on m'a chargé! j'en ai la fièvre d'avance... ah! je suis perdu, le voici.

---

SCÈNE IV.

JACKSON, PLINVILLE.

PLINVILLE.

Eh bien! mon cher Jackson, puis-je la voir?

JACKSON.

Monsieur, j'en suis bien fâché; elle est sortie.

PLINVILLE.

Elle est sortie!

JACKSON.

Tout à l'heure, vous auriez pu la rencontrer.

PLINVILLE.

Ces contre-têms n'arrivent qu'à moi! ah! c'est mon maudit cocher qui en est cause! il s'est avisé d'accrocher la voiture d'un lord. Cela m'a retardé. Je m'en déferai: je veux aller à pied.

JACKSON.

Pour arriver plus vite?

PLINVILLE.

Elle est sortie! et pas un mot de réponse à ma lettre!

JACKSON.

Pardonnez-moi, en voilà une.



PLINVILLE.

Une lettre d'Adèle! ah! mon chère ami! (*il lui saute au col et l'embrasse*)

JACKSON.

Ne m'embrassez. donc pas si fort.

PLINVILLE.

Que vois-je? c'est la mienne! que signifie?..!

JACKSON.

Ça signifie que vous avez à faire à un dragon de vertu qui vous croit trop séduisant, ou qui se croit trop fragile, et qui ne veut pas vous recevoir.

PLINVILLE, *le saisissant au collet.*

Bourreau! coquin!

JACKSON.

Eh! monsieur, songez donc que ce n'est pas de moi que vous êtes amoureux; et que ce n'est pas moi qui vous donne votre congé.

PLINVILLE.

Tu as raison, mais aussi...

JACKSON.

C'est que vous m'étranglez tout de bon.

PLINVILLE.

Que veux-tu? je suis outré!.. avec mon nom, mon existence, une fortune considérable... être reçu ainsi par une femme... ça, dis-moi tout ce qu'on t'a dit, tout ce que tu penses, tout ce que tu sais d'Adèle.

JACKSON.

Je sais d'abord qu'elle est née d'une famille honnête.

PLINVILLE.

Eh! oui.

JACKSON.

Qu'elle a été très-bien élevée.

PLINVILLE.

Je le sais.

JACKSON.

Que voulez-vous donc savoir ?

PLINVILLE.

Si elle vit toujours modeste et retirée, si tu n'as point découvert quelqu'inclination secrète....

JACKSON.

Elle ! ah ! bien oui, une inclination ! Tous nos agréables y ont perdu leur latin. Voulez-vous que je vous parle franchement ? je suis tenté de la trouver un peu bégueule. Il faut de la vertu, de la fierté, mais, goddem ! il est scandaleux qu'une Française veuille en avoir plus que nos Ladis. Croyez-moi, renoncez à elle, et n'étranglez plus personne.

PLINVILLE.

Y renoncer ! au contraire ; tout ce que tu me dis-là redouble mon amour, et me confirme dans le dessein de l'épouser.

JACKSON.

Ah ! vous êtes trop noble et trop riche pour qu'elle y consente.

PLINVILLE.

Elle a beau dire, je la verrai ! il faut absolument que je la voie.

JACKSON.

Commençons par sortir de son appartement, car, si elle nous surprenait ensemble, elle ne me le pardonnerait jamais.

PLINVILLE.

C'est ici qu'elle habite !

JACKSON.

Oui, c'est le logement que vous me payez pour elle.

PLINVILLE.

Chut! prends garde que, de la vie, elle ne le soupçonne! je serais désolé!... Mais il est bien modeste, ce logement.

JACKSON.

Ecoutez donc, monsieur, que peut-on avoir pour le prix de deux guinées par mois, qu'elle croit y mettre ?

PLINVILLE.

Oui; mais pour les douze guinées de supplément que je te donne ?

JACKSON.

Chut! prenez garde que, de la seconde pièce, la petite Betty ne vous entende !

PLINVILLE.

Betty ?

JACKSON.

Une jeune fille pauvre, qu'elle a prise auprès d'elle, en arrivant, et qu'elle garde par humanité.

PLINVILLE.

Bonté! sagesse! attraits!.... mon cher Jackson, je me tuerai, si je ne l'épouse.

JACKSON.

Je me tuerai! je me tuerai! bah! il n'y a que nous autres Anglais qui sachions user de tems en tems de ce genre de consolation. Mais je vous en prie, sortons.

PLINVILLE, *s'asseyant dans un fauteuil.*

Oui, oui, tu as raison, partons.

JACKSON.

Vous appelez cela partir ?

A I R E T D U O.

PLINVILLE.

Ah! je l'aime!... oui, je l'aime!  
Mieux que je ne puis l'exprimer.  
Je l'aime bien plus que moi-même,

Plus qu'on ne peut jamais aimer.  
Dans ce séjour habité par Adèle,  
Quand tout m'enivre et d'amour et d'espoir,  
Quand à mon cœur tout parle d'elle,  
Faut-il partir, et sans la voir!  
Ah ! je l'aime, etc.

*Ensemb.*

JACKSON.

Ah ! bon dieu ! quelle ardeur extrême !  
Mais c'est de quoi vous consumer !  
Si vous voulez que l'on vous aime,  
Gardez-vous bien de tant aimer !

PLINVILLE.

Mais si du trait qui me déchire  
L'Amour n'a point blessé son cœur ?

JACKSON.

Il faudra rire  
De ce malheur.

PLINVILLE.

Il faudra que j'expire  
De ma douleur.

JACKSON, *l'entraînant.*

Allons, partons.

PLINVILLE.

Je me retire.

Mais quel trouble agite mon cœur ?

Ah ! je l'aime, etc.

*Ensemb.*

JACKSON.

Ah ! mon dieu ! etc.

( *Plainville, sort entraîné par Jackson.* )

---

## SCÈNE V.

BETTY, *seule.*

Les voilà enfin partis ! j'ai cru que ce monsieur allait s'établir chez ma maîtresse. Qu'elle est bonne, mademoiselle ! Ah ! elle se prive de beaucoup de choses pour me garder. Voilà pourquoi j'aurais tant d'envie de gagner de l'argent. Je pourrais l'aider à mon tour. Or, pour cela, la lo-

terie est ce qu'il y a de plus commode et de plus prompt, car c'est à deux pas, et je vois d'ici sortir les gagnans tout joyeux.

### COUPLETS.

Qu'elle me platt, la loterie !  
 C'est par envie  
 Qu'on la décrie.  
 C'est  
 Un jeu sublime et parfait,  
 Car  
 On a pour soi le hasard.  
 Pour  
 Devenir riche à mon tour,  
 Oh !  
 Je veux avoir un bon lot.

#### *Deuxième couplet.*

Tout n'est-il donc pas loterie ?  
 Qui se marie,  
 Chacun l'envie ;  
 Mais  
 Le bonheur fuit à jamais,  
 Si  
 Jeune fille a mal choisi.  
 Vous,  
 Grands connaisseurs en époux,  
 Oh !  
 Trouvez-moi donc un bon lot.

#### *Troisième couplet.*

Pour moi, dans cette loterie,  
 Si pour la vie,  
 L'Hymen me lie,  
 Ah !  
 Bienheureux qui m'aimera !  
 J'ai  
 Mon plan d'avance arrangé,  
 Pour  
 Qu'il puisse dire à son tour :  
 Oh !  
 Je n'ai pas un mauvais lot.

Oui, c'est bien décidé ! je veux mettre à la loterie cette couronne, la seule que je possède au monde. Ce qui m'embarrasse, c'est le choix des numéros. C'est désagréable. Quand on songe qu'on passe souvent à côté d'un quaterne. . . . Il serait bien joli de l'attraper ! chut ! voici ma mai-

trèsse ! elle a l'air d'avoir du chagrin... Madame ! qu'avez-vous donc ?

---

## SCÈNE VI.

B E T T Y , A D È L E .

A D È L E .

Ma chère enfant !... il faut nous séparer.

B E T T Y .

Nous séparer.

A D È L E .

J'ai tout perdu. . . . une nouvelle affreuse . . . .  
Betty ! je vous ai prise avec plaisir. J'aurais voulu vous garder toute la vie... mais il faut nous quitter. Ma chère amie, croyez-moi, de tous les sacrifices que ma mauvaise fortune m'impose, celui-ci n'est pas le moins cruel.

B E T T Y .

Certainement qu'il est cruel ; mais c'est pour moi ! nous séparer ! que vous ai-je donc fait ? je ne le veux pas, d'abord ; plutôt mourir ! comment ! est-ce que le malheur vous rendrait fière ? Nous sommes pauvres, eh bien ! nous travaillerons. Nous ne sommes que deux ; moi je travaille pour quatre. Et puis, qui sait ? au moment qu'on y pense le moins, ne trouve-t-on pas quelquefois des ressources... (*elle regarde sa pièce d'argent*) Enfin, mademoiselle, chassez-moi, battez-moi, si vous voulez ; mais ça n'y fera rien, je vous en avertis. Je ne m'en irai pas que vous ne soyez heureuse.

A D È L E .

Heureuse ! nous resterons donc long-tems ensemble ! pauvre petite ! (*à part.*) son dévouement

me touche jusqu'aux larmes. (*haut*) Fais venir, je t'en prie, monsieur Jackson.

B E T T Y.

Ce n'est pas, j'espère, pour me chasser ?

A D È L E , *l'embrassant.*

Oh ! non, tu ne m'as jamais été si chère !

( *Betty sort.* )

---

## SCÈNE VII.

A D È L E , *seule.*

C'est pourtant mon malheur qui l'attache à moi ! et ce Jackson qui m'accable de sa bienfaisance ! Ah ! si jamais je suis riche , je veux... ; mais quelle folie ! après la nouvelle d'une banqueroute , le beau moment que je prends là pour former le projet d'enrichir les autres !... Voici Jackson ; tâchons de le déterminer adroitement à me laisser faire la réforme que me commande ma position.

---

## SCÈNE VIII.

A D È L E , J A C K S O N .

A D È L E .

Mon cher hôte, j'ai une confiance à vous faire : Je vous dirai d'abord que le paiement que je croyais toucher aujourd'hui souffrira quelques retards ; mais il me reste des bijoux. Je suis tranquille, et vous pouvez l'être aussi.

J A C K S O N .

Vous m'offensez, en cherchant à me rassurer.

Si vous n'avez rien autre chose à me dire , je m'en vais.

A D È L E .

Attendez: J'ai un service à vous demander.

J A C K S O N .

C'est différent. Voulez-vous un meuble nouveau , un métier à broder , une harpe , un clavecin ? vous n'avez qu'à parler. Je vous fais apporter cela tout de suite , et ne vous en demande pas un schelling.

A D È L E .

Je ne me croyais pas un si grand crédit. En vérité , mon cher hôte , vous êtes trop confiant , trop généreux. Vous finirez par vous ruiner avec ces manières-là.

J A C K S O N .

Me ruiner ! si vous saviez ce que tout cela me coûte ! . . . rien du tout , mais du tout , je vous assure.

A D È L E .

Monsieur Jackson , vous avez au dernier étage , un fort joli appartement.

J A C K S O N .

Un joli appartement ! un grenier , où , jusqu'ici , je n'ai pu loger que des peintres , des musiciens , des écoliers ou des savans.

A D È L E .

Eh bien ! je suis tentée , moi , de m'y loger.

J A C K S O N .

Allons , vous vous moquez. (*à part.*) C'est une ruse pour faire moins de dépense.

A D È L E .

D'ailleurs j'y serai plus solitaire . . . Eh puis , monsieur Jackson , on vit trop somptueusement chez vous , et je ne veux pas m'y habituer.



JACKSON, feignant beaucoup de colère.

Nous y voilà ! Ce n'est pas assez de vouloir vous loger dans un grenier, vous voulez encore que je vous y laisse mourir de faim ! Ah ! c'est trop fort, Mademoiselle ! n'attendez pas de moi cette complaisance.

A D È L E.

Mais vous interprétez mal....

JACKSON.

Non, c'est affreux ! pour vous punir, vous garderez ce logement-ci. J'y veux ajouter deux autres chambres, un superbe mobilier, et j'entends que votre table soit la mieux servie de toute la maison. Ah ! vous ne connaissez pas ma sensibilité ! mon désintéressement !... adieu ! (*à part*) M. de Plinville paiera tout cela. (*Haut en revenant*) Oui, madame, j'ai le cœur si bien placé, si tendre... que je voudrais... le malheur, la vertu ! noms sacrés et touchans !... votre très-humble serviteur.  
( *Il se sauve.* )

A D È L E, le rappelant.

M. Jackson, M. Jackson !

## SCÈNE IX.

A D È L E, puis B E T T Y.

A D È L E.

Il ne m'écoute pas ! le singulier homme ! vous verrez qu'il faudra nous brouiller afin de l'empêcher de se ruiner ! (*voyant Betty*) Ah ! Betty, avez-vous rencontré notre hôte ?

B E T T Y.

Oui, madame, il sortait de la Maison, et il avait l'air bien en colère ; il m'a fait une moue, une moue !...

A D È L E.

Il sortait, dites-vous ?

B E T T Y.

Où, madame ; et tenez, on l'apercevrait peut-être encore dans la rue. (*Elle regarde à la croisée et jette un cri.*) Ah ! Madame !

A D È L E.

Qu'avez-vous donc ?

B E T T Y.

Je ne vois plus M. Jackson ; mais voici ce seigneur français.

A D È L E.

Monsieur de Plinville ?

B E T T Y.

Justement. Il vient ici.

A D È L E.

O ciel ! comment l'éviter ? et notre hôte qui est absent !

B E T T Y.

Mais, moi, je suis là madame, et puisque vous ne voulez pas le voir, soyez tranquille, il n'entrera pas ici.

A D È L E.

Commence par fermer la porte.

B E T T Y.

C'est inutile, et je ne le crains pas. Mais puisque vous le voulez.... (*Elle ferme la porte au verrou.*)

---

## SCÈNE X.

ADELE, BETTY, PLINVILLE (*en dehors.*)

A D È L E.

Peut-être ne viendra-t-il pas chez moi.

(*On frappe à la porte.*)

**TRIO.**

A D È L E.

Il a frappé ! du silence !

B E T T Y.

Je vais répondre,

A D È L E.

Tais-toi !

De la prudence.

B E T T Y.

Ah ! laissez-moi,

Je vous supplie,

Rire un moment

De cet amant.

A D È L E.

Point d'étourderie.

B E T T Y.

Jamais d'étourderie.

*Ensemble.* {

P L I N V I L L E , *en dehors.*

Ouvrez-moi, je vous en prie :

Un seul instant je désire vous voir.

A D È L E.

Dis-lui que je suis sortie.

P L I N V I L L E.

Un seul instant je désire vous voir.

B E T T Y , *grossissant sa voix.*

Bonsoir !

P L I N V I L L E.

Bonsoir !

B E T T Y , *de même.*

Mademoiselle

N'est pas chez elle.

P L I N V I L L E.

Je sais le contraire.

B E T T Y , *de même.*

Bonsoir.

P L I N V I L L E , *secouant la porte fortement.*

*Ensemble.* {

Quelle insolence !

Si j'écoutais mon courroux !

A D È L E.

Quelle imprudence !

Ah ! sortons , retirons-nous.

*Ensemble.* } B E T T Y, à Adèle,  
De l'assurance!  
Je suis-là; que craignez-vous?

P L I N V I L L E.  
Ouvrez-moi.

B E T T Y, *grossissant toujours sa voix,*  
Vous avez beau faire,  
Vous n'entrerez point ici.

P L I N V I L L E.  
Quel est le téméraire  
Qui me répond ainsi ?

B E T T Y, *riant au éclats.*  
Le téméraire! ah! ah! Madame  
Il me prend pour un rival!

A D È L E,  
Je tremble de toute mon âme.

P L I N V I L L E,  
Traître! tu le paieras!

B E T T Y, *grossissant sa voix.*  
Un cartel! c'est égal,

*Ensemble.* } Vous n'entrerez point chez Madame.

A D È L E,  
Je tremble de toute mon âme.

P L I N V I L L E,  
Crains ma fureur, lâche rival.

B E T T Y, *de même.*  
Je me moque de mon rival,

P L I N V I L L E, *secouant la porte encore plus fort.*

*Ensemble* } Tant d'insolence  
Met le comble à mon courroux,

A D È L E,  
Quelle imprudence!  
Ah! que je crains son courroux!

B E T T Y,  
De l'assurance!  
Je suis là, que craignez-vous?

A D È L E,

Ah! c'en est trop! ouvrez.

(Après quelques façons, Betty va ouvrir la porte à Plinville; elle reste un moment et rentre ensuite dans la chambre voisine.)

P L I N V I L L E .

Que vois-je ? c'est Betty !.. Quoi, Mademoiselle vous étiez-là ?

A D È L E .

N'y fussé-je pas, Monsieur, est-ce ainsi que l'on se présente chez une femme ?

P L I N V I L L E .

Pardon.... je conviens que c'est une singulière façon de faire connaissance ; je ne puis trop m'en excuser.

A D È L E .

Et quelles excuses pouvez-vous donner, Monsieur ? je n'ai ni rang, ni fortune ; mais était-ce une raison de vous dispenser des plus simples égards dûs à mon sexe ?

P L I N V I L L E .

Epargnez-moi, Mademoiselle ; je suis assez humilié de ma faute ; mais la manière dont on refusait de m'ouvrir, cette voix que j'avoue, à ma honte, avoir prise pour celle d'un rival..... cette obstination à me priver du bonheur d'être admis chez vous.... bonheur que je sollicite depuis si longtemps ! tout cela n'eût-il pas irrité l'Anglais même le plus flegmatique ? Je ne suis, je crois, ni impatient, ni emporté ; mais j'avoue que vos refus avaient blessé mon amour-propre, et surtout affligé mon cœur. Il me semblait si naturel qu'un Français qui se trouve à Londres, un Français qui n'est pas tout-à-fait inconnu, fût accueilli chez une Française, dont la situation pouvait avoir besoin de quelqu'appui ! je sais que la solitude où vous vivez, a le plus noble motif : Je sais qu'une femme, jeune, belle, aimable, séparée de sa famille, et hors de son pays, a droit de se défier des offres de service qu'on vient lui faire ; mais je m'estimais assez pour me croire, à cet égard, à l'abri de tout soupçon. Ah ! Mademoi-

selle , je vous en conjure ; ne jugez pas mes sentimens à la manière brusque dont j'ai été réduit à vous les faire connaître. J'aspire à votre estime, et, si je puis à votre amitié ; je souhaite ardemment que vous me permettiez de vous voir , et cependant ma soumission et mon respect pour vous sont tels que , si vous l'exigez , je me retire à l'instant même.

A D È L E , *hésitant.*

Monsieur , je m'étais bien promis de ne recevoir personne , et....

P L I N V I L L E , *vivement.*

Vous permettez que je reste ! Ah ! vous me rendez la vie ! je pourrai désormais vous voir , vous entendre , vous admirer , vous obliger peut-être !... Je pourrai vous peindre tout l'amour...

A D È L E .

Un moment , s'il vous plait , Monsieur ; ne me faites pas repentir de mon indulgence.

P L I N V I L L E .

Eh bien ! soit. Ne parlons pas de mon amour. Aussi bien , je n'ai pas besoin , je crois , de vous en parler , et quand je vous répéterais sans cesse que je vous aime comme un fou , que je ne puis être heureux ou malheureux que par vous , je ne vous apprendrais rien de nouveau.

A D È L E .

Voilà une étrange manière de n'en rien dire !

P L I N V I L L E , *gaiement.*

C'est qu'en vérité il m'est assez difficile de vous parler d'autre chose.

A D È L E , *souriant.*

Cela est fâcheux , car c'est la seule chose sur laquelle il me soit impossible de vous entendre.

P L I N V I L L E .

En ce cas , parlez-vous même... ou plutôt....

si j'osais... si vous vouliez... on m'a tant vanté vos talens, le charme de votre voix ! ah ! si vous vouliez... Ces Anglais n'étaient pas digns de vous entendre, mais moi... Oui chantez, je vous en prie, chantez ; c'est assurément le meilleur moyen de m'imposer silence.

A D È L E.

Vous croyez ?

P L I N V I L L E.

Peut-être est-ce le seul ?

A D È L E, *gaiement.*

Que je chante ! moi ! ah ! ah ! ah ! la bonne folie ! la singulière proposition ! en vérité, Monsieur, la scène que vous avez faite pour entrer ici, ne promettait pas ce dénouement. Que je chante ! ah ! ah ! Mais je ne sais plus chanter. Le peuple de Londres m'a fait perdre ce goût-là.

P L I N V I L L E, *gaiement aussi.*

Les Vandales ! votre voix les eut désarmés. Ah ! de grâce ! de grâce ! ne me refusez pas !

A D È L E.

*Ariette.*

Non, je ne veux pas chanter.  
Vous pouvez bien m'écouter ;  
Mais je ne veux pas chanter.  
Que voulez-vous que je vous chante ?

*Cantabile.*

Est-ce un air simple et gracieux  
Qui vous captive et vous enchante  
Par des accens mélodieux ?

*Rondeau.*

Chanterai-je un rondeau facile  
Qui fasse naître la gaieté,  
Et partout, comme un vaudeville,  
Soit retenu, soit répété ?  
Chanterai-je un rondeau facile ?...

( *S'interrompant tout-à-coup.* )

Non, je ne veux pas chanter.  
Vous pouvez bien m'écouter  
Mais je ne veux pas chanter.

PLINVILLE, *gaiement.*

Continuez, continuez à me refuser de même,  
(à part) elle me ravit!

(*Adèle continue de chanter.*)

*Romance.*

Au tems jadis, dans plaintive romance,  
On soupirait tendres accens d'amour.  
Au tems présent, pour charmer sa souffrance  
L'amant redit les chants du troubadour.

*Air de Bravoure.*

Mais, non, tout me le persuade,  
Et je le vois bien dans vos yeux,  
Et la cadence et la roulade  
Sont ce que vous aimez le mieux.  
Par malheur j'ai peu de science  
Sur la roulade et la cadence.

Oh! non, non, non, je ne veux pas chanter;  
Vous pouvez bien m'écouter,  
Mais je ne veux pas chanter.

PLINVILLE, *transporté.*

Ah! je ne puis résister plus longtems à la réunion de tant de charmes et de talens. Femme adorable! je tombe à vos genoux!

A D È L E, *l'en empêchant.*

Relevez-vous, Monsieur, et tenez votre parole, ou je tiendrai la mienne.

PLINVILLE.

Non, vous avez beau dire : je vous aimerai ; je vous offrirai ma fortune et ma main, et vous m'épouserez aujourd'hui... dans trois jours, car il faut vous donner du tems,

A D È L E.

Monsieur, je n'ai qu'un mot à vous répondre. Je suis extrêmement touchée de vos offres, mais en les acceptant, je m'en rendrais indigne.

PLINVILLE.

Vous!

A D È L E.

Je ne suis point destinée à devenir la marquise



de Plinville, et je ne veux point devoir ma fortune à mon mari.

PLINVILLE.

Quoi, l'amour le plus tendre !...

A D È L E.

- Je ne puis répondre à votre amour ; mais je m'honorerais de votre amitié, et si vous tenez à conserver la mienne, vous n'insisterez pas davantage sur des offres que ma position me force à refuser, (*avec bonté*) Adieu, Monsieur, réfléchissez à mes conditions. Je ne puis recevoir l'amant, mais l'ami sera toujours bien venu.

---

## SCÈNE XII.

PLINVILLE, *seul*

L'ai-je bien entendu ? suis-je assez malheureux ! les avantages que je possède sont précisément ce qui me nuit... la délicatesse de cette femme est insensée... extravagante... il se peut, mais adorable ! et c'est ce qui me décide à m'unir à elle, Oui je l'épouserai, je le veux, je le veux !... mais elle ne le veut pas ! comment l'y déterminer ?  
( *Il rêve.* )

---

## SCÈNE XIII.

BETTY, PLINVILLE,

B E T T Y.

Monsieur,

PLINVILLE.

Qu'est-ce ?... ah ! c'est toi friponne ! viens-tu encore faire la grosse voix, et me dire : *vous n'entrerez point ici.*

B E T T Y.

Au contraire, Monsieur ! je viens vous faire mes excuses. Si j'avais su que ma maîtresse vous reçût si bien, je ne vous aurais pas reçu si mal.

P L I N V I L L E.

Elle ne m'a pas reçu tout à fait comme je l'aurais voulu.

B E T T Y.

Dame ! je ne sais pas, mais sa voix m'a paru toute émue.

P L I N V I L L E, avec joie.

Tu crois ? ma chère Betty ; tu es charmante ! non seulement je te pardonne ton espièglerie de tantôt, mais je te prie d'accepter cette bague.

B E T T Y, prenant la bague.

Ah ! Monsieur ! vous êtes un bien brave homme, que j'estime à présent tout à fait. (*A part.*) Bon ! voilà encore pour la loterie. Mais ces maudits numéros me manquent toujours.

P L I N V I L L E, à part.

Si par quelque artifice, je pouvais lui faire croire que j'ai peu de fortune, et que la sienne au contraire....

B E T T Y, revenant.

Monsieur.

P L I N V I L L E.

Tu es encore là, que veux-tu ?

B E T T Y.

Monsieur, puisque vous êtes si bon, voudriez-vous me tirer d'un grand embarras où je suis depuis ce matin, et me donner des numéros ?

P L I N V I L L E.

Des numéros ?

B E T T Y.

Oui, pour mettre à la loterie, qu'on va tirer dans une heure.

PLINVILLE.

A la loterie! (*à part.*) Ah! l'excellent moyen!

BETTY.

J'aime surtout, pour avoir de bons numéros, m'adresser aux gens riches, parce qu'ils doivent s'y connaître.

PLINVILLE, *vivement.*

Mais je ne suis pas riche, à beaucoup près. Qui vous a dit que j'étais riche? je ne le suis pas du tout.

BETTY.

Mon dieu, je ne croyais pas vous offenser: je vous demande pardon; mais donnez-moi toujours ces numéros.

PLINVILLE.

Je te les donnerai. (*A part.*) C'est cela même; je vais confier mon dessein à Jackson, et je pourrai le faire servir...

BETTY.

Eh bien, Monsieur!

PLINVILLE.

Eh bien, écris. (*A part en regardant la pendule.*) Ciel! il est déjà tard, je n'ai pas un instant à perdre.

(*Il se sauve.*)

---

## SCÈNE XIII.

BETTY, ensuite A DÉLE.

BETTY, *s'apprêtant à écrire et s'apercevant du départ de Plinville.*

Comment! il me dit d'écrire et il s'en va! voilà un joli tour qu'il me joue! ah! il est peut-être allé consulter un de ces bons livres que l'on a écrits sur la loterie.

( 30 )

A D È L E. (\*)

M. de Plinville est sorti ?

B E T T Y.

Tout à l'heure, et aussi brusquement qu'il est entré.

A D È L E.

Est-ce que vous lui auriez dit quelque chose de désagréable ?

B E T T Y.

Tout au contraire, Madame. Oh ! il est bien plus aimable que je n'avais cru.

B E T T Y.

Oui, au milieu de sa brusquerie, on découvre une âme franche, une passion vraie.

B E T T Y.

Et un bon cœur. (*Elle regarde la bague.*)

---

## SCÈNE XIV.

BETTY, ADELE, JACKSON

JACKSON, *à part, en entrant.*

Quelle diable d'idée a M. de Plinville ?... allons, faisons ce qu'il désire.

B E T T Y.

Madame, c'est M. Jackson.

A D È L E.

Eh bien, mon cher hôte ! êtes-vous encore en colère contre moi ?

JACKSON.

N'est-ce pas vous au contraire, Mademoiselle, qui allez me gronder ?

A D È L E.

Et de quoi donc ?

(\*) ADELE, BETTY.

JACKSON.

De mon absence qui vous a exposée à une scène très-désagréable.

A D È L E.

Quelle scène ?

JACKSON.

Mais le tapage qu'a fait ce seigneur français ; la manière dont il est entré chez vous. Ah ! si j'avais été là ! (*feignant beaucoup de colère.*)

A D È L E.

Il est sur qu'il a eu des torts ; mais il les a reconnus d'assez bonne grâce.

JACKSON.

Je ne sais qui m'empêche d'aller porter plainte contre lui.

B E T T Y.

Gardez-vous en bien ; nous lui avons pardonné.

JACKSON.

Moi, je ne lui pardonne pas. Il est étrange qu'un homme si bien né ( car il est bien né ) se permette des procédés pareils, et dans ma maison encore ! au surplus, j'ai des moyens de l'en faire repentir.

A D È L E.

Allons, vous badinez ! un homme de qualité !

JACKSON.

Goddem ! il n'y a pas de qualité qui tienne ; quand on doit....

A D È L E.

Comment ! il doit !

JACKSON.

Puisque ce secret m'est échappé.... voulez-vous bien faire sortir Betty ?

A D È L E.

Betty, laissez-nous.

B E T T Y.

« Ah! il doit! il me doit du moins les numéros qu'il m'avait promis.

( Elle rentre dans sa chambre. )

---

SCÈNE XV.

A D È L E , J A C K S O N .

A D È L E .

Est-il possible? M. de Plinville a des dettes?

J A C K S O N .

« Considérables. Je vous l'ai dit, c'est la plus mauvaise tête... c'est un fou... il donne tout ce qu'il a, et quand il n'a plus rien, il emprunte pour donner.

A D È L E .

Mais à qui?

J A C K S O N

« Je ne sais. Il ne s'en vante pas; mais il jette l'argent à la tête du premier malheureux qui a recours à lui. J'en ai découvert cent. Il me doit à moi une somme, une somme très-forte.

A D È L E .

Mais il est riche?

J A C K S O N .

Oh! riche! riche mal aisé; riche ruiné.

A D È L E , avec joie.

Se pourrait-il?

J A C K S O N .

« Mon dieu, je suis fâché de lui nuire ainsi dans votre esprit. Je sais bien au reste qu'il compte sur la succession immense d'une vieille tante, la baronne de..... de..... une tante enfin..... le nom n'y

fait rien. Mais la succession, Monsieur la mange d'avance ; Monsieur veut soutenir ici son rang , figurer à la cour , payer des souscriptions , acheter des livres , des tableaux. Tout cela n'a pas le sens-commun, quand on a des créanciers respectables , tels que moi... qui attendent. J'aurais attendu tant qu'il aurait voulu ; mais puisqu'il a eu si peu d'égards pour vous, Mademoiselle , et pour ma maison , je me décide, oui voilà qui est fini , je me décide....

A D È L E, *effrayée.*

A quoi s'il vous plaît ?

J A C K S O N.

Ma foi!... à le faire arrêter.

A D È L E, *très-vivement.*

O ciel! y pensez-vous, mon cher hôte ? vous êtes incapable d'une pareille action. Et j'en serais le prétexte! ah! si vous avez véritablement à cœur de m'obliger, laissez-lui au contraire le tems de vous payer. Il s'acquittera , soyez-en sûr ; il s'acquittera ; c'est un homme d'honneur , et je répondrais de lui.

J A C K S O N.

Ah! mon dieu! avec quelle chaleur vous prenez ses intérêts!

A D È L E, *embarrassée.*

Moi!... point du tout.... seulement , je sens tout ce que sa position a de pénible, et je vous supplie de ne pas le tourmenter. J'en appelle à vous même, à votre générosité.

J A C K S O N.

Ah! Madame, vous me prenez par mon faible. Allons , j'attendrai. Ne lui dites pas ce que je fais pour lui; c'est pour vous au surplus, que je consens à des délais.... Je sors. Le voici, je crois, qui revient.

A D È L E .

Déjà !

J A C K S O N , *à part, en sortant.*

Drôle de moyen de plaire, que de faire dire  
qu'on est ruiné ! *( Il sort. )*

---

SCÈNE XVI.

A D È L E , P L I N V I L L E .

P L I N V I L L E , *moitié gai , moitié sérieux :*

Pardon , Mademoiselle , si je reviens sitôt vous  
revoir : mais c'est que je reçois à l'instant de  
France des nouvelles assez singulières.

A D È L E .

Qu'est-ce donc ?

P L I N V I L L E .

Une tante que j'avais , s'est avisée de mourir.

A D È L E .

Ah !... et elle vous a fait son héritier ?

P L I N V I L L E .

Au contraire.

A D È L E .

Ah ! mon dieu !... et vous prenez cela si tran-  
quillement !

P L I N V I L L E .

Il y avait auprès d'elle de ces braves gens qu'on  
trouve toujours auprès des tantes , et qui ont si  
bien pensé à eux qu'elle n'a pas du tout pensé  
à moi.

A D È L E .

Que j'en suis affligée !

P L I N V I L L E .

Vous êtes trop bonne. Moi , j'entrevois dans ceci  
quelque chose d'heureux.



A D È L E .

Comment donc ?

P L I N V I L L E .

Vous me disiez tantôt que j'avais trop de fortune pour vous épouser. Voilà un accident qui commence à me rendre digne de vous.

A D È L E , *vivement*.

Oh ! il y a un autre obstacle qui ne peut cesser ; ne parlons pas de cela.

P A I N V I L L E .

Je le veux bien ; d'autant qu'en ce moment je suis un peu préoccupé de cette perte.

A D È L E .

Elle est donc considérable ?

P L I N V I L L E , *gaiement*.

Oh ! elle est épouvantable !

A R È L E .

Vous riez d'un événement si affreux !

P L I N V I L L E .

Tel est mon caractère. Je supporte impatiemment les petites contrariétés, et avec calme les grandes infortunes. J'aimais assez les jouissances de la vie ; mais puisque me voilà ruiné, je vais, faute de mieux, me jeter dans la philosophie.

A D È L E .

Je n'ai jamais senti aussi vivement le regret d'être pauvre.

P L I N V I L L E .

Je vous remercie. Oh ! il m'arrivera peut-être quelque chance heureuse. La fortune m'a été si contraire, que, vu ses caprices, il faut bien qu'elle me devienne favorable une fois dans la vie.

U N E V O I X , *en dehors*.

Voilà la loterie qu'on va tirer, voilà la loterie. C'est mon dernier billet.

PLINVILLE.

Qu'est-ce que j'entends crier dans la rue?

ADELE.

C'est la loterie qu'on va tirer. (*Ici Betty paraît.*)

PLINVILLE.

La loterie! attendez-donc!... parbleu, l'avis vient à propos. Oui, il faut en profiter. Si la fortune veut rentrer chez moi, pourquoi lui refuser cette porte?

ADELE, *riant.*

Quoi! vous voulez mettre à la loterie?

## SCÈNE XVII.

BETTY, ADELE, PLINVILLE.

BETTY, *à part.*

La loterie!

PLINVILLE.

C'est une fantaisie qui me prend... Une folie, si vous voulez. Mais elle peut réussir... surtout si vous, de qui j'attends mon bonheur, aviez la bonté de me donner des numéros.

BETTY, *à part.*

Voilà une belle occasion d'en avoir pour moi.

ADELE.

Des numéros! mais en vérité....

PLINVILLE.

Oh! ne combattez pas mon idée. Vous me ruineriez peut-être sans le vouloir.

ADELE, *riant.*

Je doute que cela rétablisse votre fortune.

PLINVILLE.

Vous me porterez bonheur. Accordez-moi le faible service que je vous demande.

A D È L E.

Ab ! bien faible en effet. Allons, puisque vous voulez absolument perdre votre argent, écrivez.

P L I N V I L L E, *tirant son porte-feuille.*

J'ai un crayon.

B E T T Y, *à part.*

Moi, de la mémoire.

A D È L E, *révant.*

Quatre... seize... quarante... trente... c'est je crois votre âge.... dix-neuf... c'est le mien.

P L I N V I L L E.

Celui-là gagnera. Quatre, trente, seize, quarante, dix-neuf.

B E T T Y, *à part.*

Oh ! les bons numéros ! courons vite les prendre.

( Elle sort. )

---

## SCÈNE XVIII.

A D È L E, P L I N V I L L E.

P L I N V I L L E.

Je vous remercie cent fois. Je vais promptement profiter de votre complaisance, car le temps presse.

A D È L E.

Ça, je saurai s'il n'était pas trop tard, n'est-ce pas ?

P L I N V I L L E.

Sans doute. ( *Il va pour sortir et revient.* ) A propos, j'oubliais un point.... puisque vous avez bien voulu me donner des numéros, j'espère que vous daignerez nous regarder comme associés.

A D È L E.

Oh ! point du tout, je vous assure.

P L I N V I L L E .

Songez donc que c'est cinq schellings ( six livres de France. ) que je vais risquer. En vérité , cela ne vaut pas la peine de me refuser.

A D È L E .

Puisque vous y tenez tant , je consens à être associée avec vous pour le gain , à condition que je le serai dans la mise.

P L I N V I L L E .

C'est bien ainsi que je l'entends. Allons, c'est convenu. Vous me devez la moitié de la mise que je vais faire. ( *Il sort.* )

## S C È N E X I X .

A D È L E , *seule.*

Ce pauvre Plinville ! je n'avais pas besoin d'être de moitié avec lui pour m'intéresser à son succès... Quel courage dans son malheur , et combien il gagne à être connu ! Ah ! pourquoi y a-t-il tant d'intervalle entre sa naissance et la mienne ! pourquoi ?... Je l'aime donc ! se pourrait-il ?

## R O M A N C E .

J'avais raison de craindre sa présence ;  
D'un vague effroi je me sens alarmer.  
Je n'aime pas.... Non , j'en ai l'assurance ;  
Je n'aime pas , ... mais j'ai bien peur d'aimer.

*Deuxième couplet.*

Quoi ! sans danger ne puis-je encor l'entendre ?  
Peut-il le fuir , ou m'en laisser charmer ?  
Je n'aime pas.... Mais hélas ! un cœur tendre  
Aime déjà.... quand il a peur d'aimer.

---

SCÈNE XX.

ADELE; PLINVILLE.

PLINVILLE.

Il était tems que j'arrivasse. Le tirage va se faire à l'instant. Nous aurons du moins cet avantage que nous saurons bientôt notre sort.

ADELE.

Et c'est toujours quelque chose.

PLINVILLE.

Au fait, vous sentez bien que je n'ai pas le moindre espoir... Ah! j'oubliais de vous dire... Comme l'état de ma fortune est à-peu-près désespéré, (*gaiement*) j'ai voulu aller au grand, et j'ai mis nos six livres sur un quaterne. M'approuvez-vous ?

ADELE.

Tout-à-fait, mon associé. Que notre argent soit perdu de cette manière ou d'une autre, cela est bien indifférent.

---

SCENE XXI.

ADELE, PLINVILLE, JACKSON.

JACKSON.

Mademoiselle veut-elle bientôt dîner ?

ADELE.

Quand vous voudrez, mon bon monsieur Jackson.... (*le rappelant.*) Attendez cependant. Nous avons mis à la loterie: Laissez-nous apprendre notre sort. ~~Je crois entendre les crieurs.~~

JACKSON.

Oh ! il y a par tous pays des hommes qui ont pour cela un empressement et des voix ! des voix !

PLINVILLE.

Il est bien inutile d'envoyer chercher la liste ; nous avons perdu. Accordez-moi un dédommagement , en permettant que je dîne avec vous.

A D È L E.

Je suis bien aise d'avoir cette liste. Nous dînerons après. Monsieur Jackson, je vous en prie, procurez-nous la.

(*Jackson sort.*)

## SCENE XXII.

ADELE, PLINVILLE.

(*On entend dans le lointain une symphonie ou marche d'instrumens à vent et de timballes.*)

A D È L E.

Voilà déjà la musique qui est en route pour féliciter les gagnans.

PLINVILLE.

Cette musique-là est mauvaisé ; elle n'est pas pour nous.

## SCÈNE XXIII.

ADELE, PLINVILLE, JACKSON.

JACKSON.

Je vous apporte la liste.

PLINVILLE.

Donnez, donnez. (*il prend la liste*).

A D È L E.

Mais je ne me souviens déjà plus de mes numéros.

P L I N V I L L E.

Les voici sur mon billet. (*Il cherche le billet dans ses poches.*)

(*La Musique plus près.*)

A D È L E.

Eh mais! la symphonie approche.

T R I O.

(*La Musique est censée sous les fenêtres.*)

J A C K S O N.

La Musique est-elle pour vous?  
Ma foi! ma foi! je le soupçonne.

P L I N V I L L E.

Ah! que je la trouverais bonne!

A D È L E, *riant.*

Elle approche toujours, mais ce n'est pas pour nous.

A D È L E.

*Ensemble.* {

D'une folle espérance  
 Défendons-nous bien fort.  
 Résignons-nous d'avance  
 A notre mauvais sort.

P L I N V I L L E.

De la moindre espérance  
 Je me défends bien fort,  
 Et me soumetts d'avance  
 A notre mauvais sort.

J A C K S O N.

Est-ce crainte? espérance?  
 Ai-je raison ou tort?  
 Pour vous je sens d'avance  
 Mon cœur battre bien fort.

P L I N V I L L E.

Allons, connaissons notre chance:  
Voici les numéros sortis. (*il donne la liste à Adèle.*)

E N S E M B L E.

Voyons { si } nous { les } avons { pris.  
Voyez { vous } avez {

P L I N V I L L E, (*lisant sur son billet qu'il vient seulement de trouver.*)

Quarante.

A D È L E.  
Quarante!

J A C K S O N.

Quarante.

A D È L E.

Nous avons ce numéro-là.

P L I N V I L L E.

Quoi vraiment! (*Il continue*). Trente.

A D È L E.

Trente.

J A C K S O N.

Trente!

A D È L E.

Nous l'avons aussi, le voilà!

P L I N V I L L E E T J A C K S O N.

Vous-avez aussi celui-là?

P L I N V I L L E.

Auriez-vous douze?

J A C K S O N.

Douze.

A D È L E.

Douze?

Je n'ai point ce numéro là.

P L I N V I L L E.

O fortune jalouse!

Je m'attendais bien à cela.

Auriez-vous quatre?

A D È L E.

Heureuse chance!

Nous avons encor celui-là.

E N S E M B L E.

Pour le coup j'ai de l'espérance.

P L I N V I L L E, *continuant*.

Avez-vous seize?

A D È L E E T J A C K S O N.

Le voilà!

E N S E M B L E.

Moment d'ivresse!

Jour de bonheur!

Quelle allégresse

Remplit mon cœur!



JACKSON.

Un quaterne ! Mais c'est unique !

A D È L E.

Un quaterne !

JACKSON.

C'est magnifique !

Oh ! c'est pour vous que la musique  
Est-là.

A D È L E ET P L I N V I L L E.

Qui pouvait s'attendre à cela !

JACKSON.

Pour vous, je ne me sens pas d'aise !

A D È L E, *confrontant les listes.*

Quatre, trehte, quarante, seize.  
C'est bien cela.

È N S E M B L È.

Oui, c'est pour nous que la musique est là.

Moment d'ivresse !

Jour de bonheur !

Quelle allégresse

Remplit mon cœur !

P L I N V I L L E.

Mon cher Jackson, puisque c'est pour nous  
cette musique, que je trouve délicieuse, je vous  
en prie, descendez vite. Satisfaites largement ces  
musiciens, et sachez par occasion ce que nous  
pouvons avoir gagné. (*Il le lui dit à l'oreille*).

JACKSON.

J'y cours et je reviens, *il sort.*

---

## SCÈNE XXIV.

A D È L E P L I N V I L L E.

P L I N V I L L E.

Eh bien ! voilà les caprices du sort !

A D È L E.

Est-ce un rêve ?

P L I N V I L L E .

Cela y ressemble un peu ; mais pourtant ce n'en est pas un. Cette liste et cette musique sont des preuves assez positives de notre bonheur. Il y en a tant qui perdent ! il faut bien qu'il y en ait qui gagnent.

## SCÈNE XXV.

ADELE, PLINVILLE, JACKSON.

JACKSON, *accourant.*

Dix-huit mille sept cent guinées.

A D È L E .

Ciel !

P L I N V I L L E .

Bah !

JACKSON.

C'est ce que vous gagnez, et l'on vous les payera quand vous voudrez, (*il se retire a l'écart et observe*).

P L I N V I L L E .

Dix-huit mille sept cent guinées ! Mais c'est environ quatre cent mille livres de France.

A D È L E .

Ah mon dieu !

P L I N V I L L E .

Cela fait deux cent mille livres pour vous.

A D È L E , *riant.*

Mais il y en a autant pour vous, je pense.

P L I N V I L L E .

Sans doute... mais que n'ai-je doublé la mise ! Cela eût fait quatre cent mille livres pour chacun.

A D È L E .

Oh ! deux cent mille sont déjà fort jolis !

P L I N V I L L E .

Pas mal.

A D È L E .

Pas mal! de l'ambition? Où donc est votre philosophie?

P L I N V I L L E .

Tenez, entre amis, on s'avoue ses pensées les plus secrettes. Cette moitié du quaterne m'arrive fort à propos; mais, s'il faut vous le dire, le quaterne tout entier m'aurait assez convenu.

A D È L E .

Vous n'êtes pas difficile.

P L I N V I L L E .

Quand je pense qu'avec cela, j'aurais pu payer mes dettes, rétablir mes affaires, et me consoler du testament de ma tante; au lieu que, mes dettes payées, il ne me restera presque rien.

A D È L E .

Ecoutez donc: me voilà capitaliste. Est-ce que je ne pourrais pas vous prêter l'autre moitié du quaterne?

P L I N V I L L E , *embarrassé.*

Me prêter! me prêter! ... Vous êtes charmante! sans contredit, cette somme m'obligerait beaucoup. Mais, tôt ou tard, ne faudrait-il pas vous la rendre?... Il y aurait bien un moyen de concilier tout cela...

A D È L E .

Lequel?

P L I N V I L L E .

Ce serait... mais non. Cela n'est plus proposable.

A D È L E .

Qu'est-ce donc enfin?

P L I N V I L L E .

Non, non; vous vous moqueriez de moi.

A D È L E .

Parlez.

P L I N V I L L E .

Eh bien! ce serait... de m'épouser. Mais je ne sais plus à présent un assez bon parti pour vous.

A D È L E .

Vous épouser ?

P L I N V I L L E .

Je l'ai prévu. Vous rejettez ma proposition... heureusement, vous ayant demandé votre main quand vous étiez pauvre, je puis, sans rougir, vous la demander quand vous êtes riche. Mais à dieu ne plaise que j'abuse du changement de notre position pour vous engager à des sacrifices qu'on ne peut faire qu'à ce qu'on aime. Votre fortune ne doit appartenir qu'à celui qui est assez heureux pour posséder votre cœur.

A D È L E , *tendrement,*

Eh ! ma fortune est donc à vous !

P L I N V I L L E , *lui baisant la main.*

Dieu ! vous m'aimiez !

SCENE XXVI ET DERNIERE.

ADELE, BETTY, PLINVILLE, JACKSON.

B E T T Y , *pleurant.*

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! mon dieu !

L E S T R O I S A U T R E S .

Qu'avez-vous donc Betty ?

B E T T Y .

Je n'ai plus rien, j'ai perdu tout mon argent.

A D È L E .

Votre argent ? à quoi ?

B E T T Y .

Madame... ne me grondez pas... c'est à la loterie.

A D È L E .

A la loterie ?

B E T T Y .

Et tout y a passé ! ah ! mon dieu, mon dieu !

A D È L E .

Non Betty, je ne te gronderai pas ; car tu pourrais me gronder à ton tour. J'ai mis aussi à la loterie ; mais j'ai été plus heureuse et j'ai gagné un quaterne.

B E T T Y.

Un quaterne !

P L I N V I L L E.

Oui.

B E T T Y.

Avec les numéros que vous avez donnés à Monsieur. (*Montrant Plinville.*)

A D È L E.

Précisément.

B E T T Y.

Pardi ! c'est bien malheureux ! c'est avec les mêmes numéros que j'ai perdu.

A D È L E.

Mais cela ne se peut pas.

B E T T Y.

Surement, ça ne se peut pas ; mais ça est.

P L I N V I L L E, *inquiète.*

Vous voyez bien que cette enfant-là ne sait ce qu'elle dit.

B E T T Y.

Eh ! si Monsieur, je le sais bien, puisque j'ai la liste.

A D È L E.

Et moi aussi. (*Elles les échangent.*)

B E T T Y.

Mais ce n'est pas la même.

A D È L E.

Que vois-je ? non vraiment.

P L I N V I L L E, *impatiente.*

On aura trompé Betty ?

A D È L E.

Non, c'est moi qu'on a trompée.... bien noblement.... oui.... vous vous troublez. Je devine !

P L I N V I L L E.

Eh bien ! oui : mes dettes, ma tante, la liste ; le quaterne, la musique même, tout est de mon invention. Fâchez-vous, si vous voulez ; mais je

ne puis me repentir de mon artifice, puisque je lui dois l'aveu de votre amour.

A D È L E.

On ne peut être plus perfide.... ni plus aimable. Allons, il n'y a pas moyen de m'en dédire; je vous aime, et je vous épouse.

P L I N V I L L E.

O mon Adèle !

B E T T Y.

C'est charmant !

J A C K S O N.

Je me reconnais-là. Goddem ! la noce se fera chez moi.

A D È L E.

Voyez la joie de ce bon Jackson ! Ah ! si vous saviez !... c'est bien l'hôte le plus extraordinaire, le plus généreux !

J A C K S O N, *vivement.*

Je vous en supplie, Madame, ne parlez donc pas de cela. Vous m'embarrassez.

A D È L E.

Quelle délicatesse !... mais c'est que je lui dois beaucoup d'argent.

P L I N V I L L E.

Eh bien ! voyez-vous ! il est homme à ne jamais vous le demander. Madame, (*montrant Betty*) voilà une espiègle que je vous recommande.

A D È L E.

Ah ! elle ne me quittera jamais.

B E T T Y, *sautant de joie.*

J'ai donc aussi gagné mon quaterne !

C H O E U R,

Moment d'ivresse !

Jour de bonheur !

Quelle allégresse

Remplit mon cœur !

20 37 85

F I N.